

Enfin retraité !

Mon supérieur hiérarchique me rendait la vie d'autant plus dure au Collège Jules Ferry à Quimperlé, que j'avais adopté une attitude défavorable à son égard. J'avais à peine pris un mi-temps, qu'il exerçait sa domination et sa vengeance en m'affectant un emploi du temps désastreux : venir à 8 heures le samedi pour une heure de cours, me convoquer à 15 heures, là encore, pour une heure d'enseignement...

En 1996, j'ai donc décidé de m'inscrire à une Cessation Provisoire d'Activité qui me permettait de partir une année plus tôt. Mais le Décret de Loi se faisant attendre, j'ai dû reprendre les cours après les vacances de Noël. Au mois de février, aucun signe de cette CPA, mais le jour même des vacances d'hiver à 13 heures, je trouve dans mon casier, un télex venant du Rectorat, me signalant que j'étais rayé du cadre des professeurs du Collège Jules Ferry. Je cours acheter une trentaine de rochers Lindt à la supérette de la place des Écoles : je les destine à l'unique classe que j'ai de toute l'après-midi. Pendant que ces élèves de 5^{ème} digèrent leurs rochers au chocolat, je range les calculatrices, les spécimens de math, je mets tout à jour pour mon successeur, en particulier mon cahier-journal et mon cahier de notes. Je suis sorti de mes occupations par un gros silence suivi de coups sourds : deux élèves se foutent sur la gueule ! Je les sépare difficilement, leur fais un minimum de morale (c'est une banale histoire de fille) et je reprends mes rangements jusqu'à la fin du cours.

À 17 heures, nous avons pris la route pour Nantes et le lendemain, pour La Preste, station thermale, logée au fin fond du massif du Canigou, où j'avais réussi – in extrémis – à obtenir une place. J'y ai commencé une cure paisible, décontractante. Au bout d'une semaine, Anne m'a quitté pour reprendre son travail : je l'ai conduite le dimanche matin à la gare de Perpignan, centre du Monde d'après Avida Dollars.¹

J'ai alors fait la connaissance d'un vieux curé dont l'évêché se trouvait en Afrique et qui aimait la marche en montagne. Je l'avais croisé plusieurs fois, lors de mes randonnées solitaires et nous sommes convenus de marcher ensemble. Nous avons donc grimpé aux Quatre Vents, au Pic de Costabonne, aux sources du Tech, où nous avons entendu les marmottes-guetteuses siffler le repli, vu des isards qui paissaient paisiblement sur les flancs caillouteux. Nous avons eu des discussions épiques sur la sexualité et le mariage. Il m'aspergeait de mots dont il ne connaissait sans doute pas le sens exact. À mon retour aux thermes, je me précipitais dans la médiathèque afin de trouver la définition de ceux que j'avais mémorisés. Je me souviens encore de l'un d'eux : oblativité (propension à se donner à autrui ou à Dieu sans attendre de réciprocité). Il suivait à la lettre les directives du pape Jean-Paul 2, le Polonais, prônait la fidélité du couple, un paradoxe en Afrique où l'époux est souvent polygame, il refusait la pilule, optant * pour le préservatif, tout en reconnaissant la difficulté de convertir ces populations à ces principes. En résumé il était traditionaliste comme son Polonais de pape ! Sa cure se terminant, il rejoignit sa paroisse africaine. Ce fut sans regrets de ma part car nous n'avions rien de commun, à part l'amour des balades en montagne.

¹ Surnom créé par le poète surréaliste André Breton à partir de l'anagramme de Salvador Dali

Je suis rentré à Moëlan, capitale de l'huître plate, en trois étapes prudentes. Arrivé à bon port, je me suis senti désorienté. Je l'avais attendue, cette retraite et maintenant qu'elle était là, elle me déstabilisait : l'enseignement me manquait, mes élèves me manquaient. À mon détriment, ma femme continuait à travailler, elle se levait tôt afin d'être à l'heure à Jules Ferry, rentrait dans l'après-midi ou le soir, corrigeait ses copies... J'ai pris l'habitude de faire les courses, de cuisiner, de faire des mots croisés mais j'étais insatisfait de mes journées. J'ai creusé une surface de cent mètres carrés, du côté nord de la maison, j'ai commandé du sable, des pavés romains, j'ai étalé le sable, l'ai tassé, y ai déposé les pavés.



J'en ai bavé : je me suis rendu compte que le travail de prolétaire n'était pas ma tasse de thé mais j'ai persévéré. Cette terrasse, m'a pris un bon mois, sur ma lancée, j'ai carrelé une dalle de béton et plus tard, j'ai bâti une chape pour y construire un garage. J'ai ainsi attendu que Anne prenne sa retraite, fin juin, pour pouvoir fêter nos deux retraites. Nous avons loué la salle de Loulou à Merrien – pas question de faire ça au collège –, invité collègues et amis, mis les petits plats dans les grands : ce fut une nouba mémorable.

Je fus tiré du lit, le lendemain matin par un coup de téléphone qui me vrilla le crâne. C'était Loulou qui m'annonçait qu'il avait trouvé un dentier sur une table et me demandait ce qu'il devait en faire. Malgré mes investigations très discrètes, je n'ai pas trouvé à qui appartenait le dentier mais j'ai appris par un copain que cette blague, le loulou, il la faisait à tous ceux à qui il louait sa salle !